

Tauberbach d'Alain Platel

« Point de vue », Michèle Métoudi



Concept et mise en scène : **Alain Platel**

Dramaturgie : H. de Vuyst et K. Tachelet
Direction musicale, paysages sonores et musique additionnelle : S. Prengels
Lumières : C. Bourguignon
Décors : A. Platel et les ballets C de la B
Costumes : T. Vergho

Interprété par une comédienne Elsie de Brauw et cinq danseurs : Bérangère Bodin, Lisi Estaras, Ross McCormack, Romeu Runa et Elie Tass

Inspiré de « Tauberbach » (« Bach chanté par des sourds ») de Artur Zmijewski et de « Estamira », film documentaire de Marcos Prado qui dresse le portrait d'une Brésilienne qui vit et travaille sur un dépôt.

La scène est immense (le très grand plateau de la salle est augmenté et déborde sur les gradins) et jonchée de fripes, un amoncellement de couleurs dans lequel gisent des corps. Une femme vêtue d'un pantalon gris s'avance au son d'un insecte qui vrombit. Elle parle précipitamment dans une langue inconnue (un mélange de portugais et de borborygmes personnels) ou en anglais (c'est alors sous-titré). Elle hurle sa vie, son mal-être, l'art de cuisiner des restes avariés ou elle donne des ordres. C'est discontinu, douloureux. Ses phrases et anathèmes reviennent en leitmotiv tout au long de la pièce. Les danseurs évoluent dans le tas de vêtements, ils s'y noient, en émergent, y retombent. « Bach chanté par des sourds » emplît la salle, comme une prière.

Le drame est noué.



Les cinq interprètes tremblent et se meuvent avec des gestes maladroits, bancals. Paradoxalement, l'écriture est très rigoureuse, très structurée : le spectateur ressent le chaos alors même que la partition donne à voir des unissons, des canons, des mouvements en fugue.

C'est ainsi que deux hommes se livrent à un duo étrange - et splendide - dans lequel ils s'approchent l'un de l'autre, s'appréhendent, se touchent, se portent, chutent, rampent ensemble. Leur danse est à la fois empruntée et réglée, très ample alors que leurs jambes, leurs bras, leurs corps « empêchés » (selon l'expression de Platel) ne se déploient jamais totalement.

C'est ainsi, à d'autres moments, qu'un danseur (Romeu Runa) traverse le plateau (à pas d'autruche, me semble-t-il) incroyablement cambré, tout en jambes, magnifiquement contorsionné ou bien qu'il exécute un pas de deux (peut-on dire cela s'agissant d'un passage aussi provocant et boiteux de Platel ?) sensuel et improbable avec une danseuse en longue robe de soie noire.

Bach, Mozart (fredonné *a cappella* dans un moment de pénombre - un lever de soleil ?), les cris de la femme folle, des bruitages (comme celui de gouttes d'eau qu'un danseur articule dans un micro), le bourdonnement d'une mouche se succèdent comme les jours se suivent sur la décharge, comme les danseurs avancent par à-coups, comme les pulsions de vie jaillissent du désespoir. Pleins de tics, de saccades, d'entraves, de fulgurances, d'élan, d'arrêts, les personnages semblent rechercher des solutions pour survivre, en s'opposant aux autres ou en trouvant auprès d'eux du réconfort. Ils se changent, se déshabillent, se barbouillent réciproquement d'un liquide noir, font mine de se soulager, de faire l'amour, dorment, se réveillent, luttent, s'isolent, s'entassent, chutent encore et toujours.

Certaines scènes sont violemment provocantes, très crues, car rien de leur recherche désespérée pour exister n'est édulcoré. Le spectateur en sort sonné car le propos, l'écriture, l'interprétation et l'univers sonore sont également bouleversants : un mélange détonnant de misère (matérielle, corporelle et morale) et de beauté. Un choc esthétique et émotionnel.

